



24 juin - 5 novembre 2023

Claire Chesnier - 120221 - 2021 - Encre sur papier contrecollé sur Dibond - 173,5x1375 cm - Collection FRAC Auvergne - Acquisition en 2021.



Samira Ahmadi Ghotbi
Gilles Aillaud
Dirk Braeckman
Claire Chesnier
Gregory Crewdson
Ilse D'Hollander
Rineke Dijkstra
Vincent Dulom
Philippe Durand
Andreas Eriksson
Jean-Charles Eustache
Julian Farade
Roland Flexner
Clédia Fourniau
Marina Gadonneix
Gilgian Gelzer
Agnès Geoffray
Ron Gorchoy
Nancy Graves
Nathanaëlle Herbelin
Lukas Hoffmann
Otis Jones
Rinko Kawauchi
Denis Laget
Maude Maris
Clémence Mauger
Tania Mouraud
Albert Oehlen
Marielle Paul
Aurélie Pétreil
Joseph Raffael
Marina Rheingantz
Sylvain Roche
Christine Safa
Camille Saint-Jacques
Milène Sanchez
Frank Stella
Jeanne Vicerial
Acharya Vyakul

Beautés

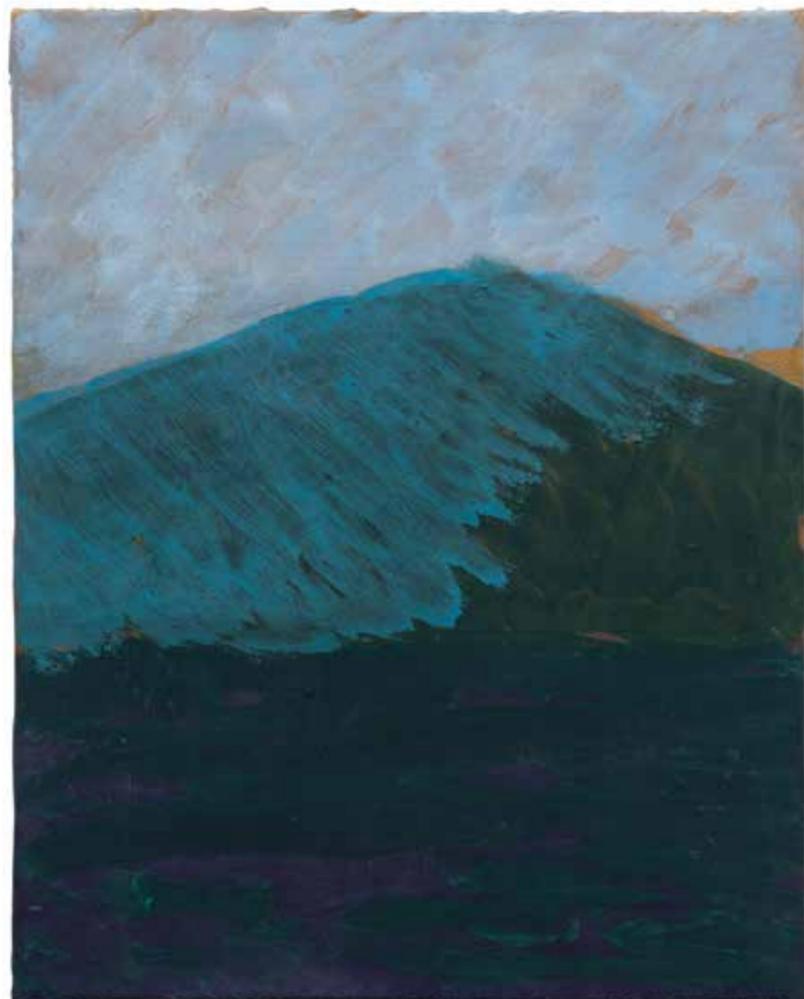
DOSSIER DE PRESSE - FRAC AUVERGNE

Voyage presse : 22 juin

Inscription : invitation@fracauvergne.com

Christine Safa Montagne triangle (Paxos) I

2022 - Huile sur toile – 50×40 cm
Collection FRAC Auvergne – Acquisition en 2023.



Exposition Beautés 24 juin - 5 novembre 2023

Marcel Proust écrivait que «la vraie beauté est si particulière, si nouvelle, qu'on ne la reconnaît pas pour la beauté», soulignant notre impuissance à savoir la saisir quand elle se présente, surpris de la voir se révéler à retardement, après coup. La beauté est une friction de sentiments contradictoires. L'émoi, la merveille, la poésie et la légèreté côtoient la disgrâce, le périssable, le mélancolique et la gravité. Ce qui apparaissait comme dépourvu de beauté se révèle dans une floraison inattendue, plus subtile que ne le laissait prévoir le sens attribué à cette qualité souvent confondue avec la joliesse. La beauté se dévoile, opaque et nostalgique comme une goutte d'encre noire dans le lait, solaire comme un reflet scintillant à la surface de l'eau, infixe comme le défilement d'un paysage aperçu par la vitre d'un train lancé à toute allure à travers la campagne. Les beautés sont éclatantes autant que déclinantes. Sans doute la lumière faiblissante du crépuscule affleurant les ténèbres convient-elle davantage pour qualifier la beauté et son inéluctable fanaison : le coucher de soleil vespéral est autant le spectacle des bluettes romantiques que l'embrasement sidérant annonçant une extinction.

Acquises par la collection du FRAC Auvergne entre 1985 et 2023, les «beautés» réunies dans cette exposition sont nées des «caprices» de celles et ceux qui les ont créées. Par caprice, il faut entendre l'impulsion, la fantaisie, la générosité et la profusion, il faut éprouver le *frisson* (*capriccio* en italien) dont elles ont gratifié les artistes qui les ont imaginées bien avant de nous être données. Pas *une* beauté mais *des* beautés, associant leurs contraires dans une indémêlable étreinte. L'harmonieux se joint à la discordance, la magnificence accueille la stridence, le lustre accepte les plis urticants et les fascinantes désintégrations. Les remous d'une assemblée de carpes à la surface d'une mare cadrée par Rinko Kawauchi offrent une beauté déjà menacée par le frémissement d'une fragilité de vitrail ; la lumière d'aube des encres de Claire Chesnier affleure les tourbes originelles en même temps que le devenir boueux du monde ; la composition parfaite de Gregory Crewdson révèle son harmonie à l'aune de la solitude des êtres qui s'y trouvent figés dans une grâce, malgré eux.

Jean-Charles Vergne
Directeur du FRAC Auvergne
Commissaire de l'exposition

Cette exposition fait aussi écho à la collection Beautés, dirigée par Éric Suchère et Camille Saint-Jacques, publiée aux éditions de l'Atelier Contemporain, dont le FRAC Auvergne est coéditeur depuis plusieurs années. Dédiée à l'art contemporain, chaque parution de Beautés explore une problématique liée à la pratique contemporaine de l'art.

Extrait du livre *Beautés*

Texte de Jean-Charles Vergne

En visitant une exposition consacrée à Pierre Boulez à la Bibliothèque nationale de France, j'ai été ému par une citation du compositeur Philippe Fénelon dans laquelle il se souvient de la fin d'un concert : «Pour maintenir l'audition du public et cette tension du son qui se meurt, comme une noce qui disparaît dans le lointain, Boulez a gardé sa main droite levée. [...] Il y avait dans ce geste quelque chose de tellement vrai, si justement en rapport avec la musique que j'ai vécu une réelle émotion, et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de devenir compositeur.» Cette déclaration fait vibrer une note qui ne figure sur aucun instrument. C'est par un geste, non par un son, qu'advient une expérience *inouïe* de la musique. C'est par un geste en suspens, instaurant un suspense sans dénouement, que frémit l'étincelle primitive d'une beauté dont l'éclosion imprévisible s'avère déterminante pour embraser la vocation naissante du futur compositeur. C'est par ce geste qui ne lui est pas dédié qu'advient la révélation et que s'ouvre une destinée. Le mouvement de Pierre Boulez n'est pas seulement prodigué aux interprètes pour figer le temps et geler l'espace du champ musical, c'est aussi une adresse offerte à l'auditoire auquel le chef d'orchestre tourne le dos. Ce suspense est le signe ultime de l'interprétation et le moment où s'opère la véritable transmission, dans un abandon définitif de l'œuvre désormais livrée à celles et ceux qui la reçoivent, offerte depuis le dos. C'est peut-être cela, le lieu de la beauté : créée en dehors de nous, malgré nous, sans nous, elle est adressée à l'aveugle, comme lancée par-dessus l'épaule et reçue par surprise, pour peu que nous soyons en mesure de la recevoir, pour peu que nous puissions être *touchés* par cette «noce qui disparaît dans le lointain». La beauté est analogue à l'apparition inflationniste de l'univers : née d'une fulgurance (et d'une rencontre car la beauté ne vient jamais seule), elle s'épanche dans une dissémination lente et expansive, essaime en créant ses galaxies dissipées et ses astres de sensations. C'est avec ce geste qu'est scellé le pacte secret d'une rencontre inopinée, bouleversante, dont les effets sont comparables aux cercles concentriques formés par un poisson venu des profondeurs pour aspirer un peu d'air à la surface. Des cercles et des ondes qui, loin de s'étioler pour disparaître lentement au fil de l'eau, ne cessent d'agrandir leurs aires, sans qu'aucun obstacle, rivage ou berge n'en diffracte la perfection.

Être «touché», le mot d'usage est d'importance car c'est quand l'œuvre me *touche* qu'elle me point, qu'elle m'émeut, me meut, déplace les réglages fins de ma perception, de mes sensations. Je suis touché et l'œuvre s'interpose comme un filtre sur le monde, telle une lentille polarisante qui porte mes yeux vers de nouveaux points de vue. Une réalité augmentée en quelque sorte. *Être touché*, c'est ce qui constitue la quête secrète de notre relation à la beauté. Être touché, de manière aussi puissante que dans l'impossible étreinte de Marie-Madeleine et du Christ devenu corps de lumière, se refusant à être touché dans la fameuse invective du *noli me tangere* («ne me touche pas»). En botanique, la balsamine sauvage porte le nom d'*impatiens noli tangere*, en raison de ses capsules qui explosent au moindre contact et projettent leurs fruits dans une réaction portant le nom, ô combien évocateur, de «libération explosive». Être touché, c'est cela : rencontrer une œuvre dont la singularité découpe dans la réalité une ouverture qui ne se refermera pas, à l'image de ces plaies qui ne cicatrisent pas, auxquelles la médecine du Moyen Âge donnait le nom de *noli me tangere* : tu me touches, mes fruits fondent sur toi comme un orage d'été.

Nathanaëlle Herbelin

La fenêtre

2022 - Huile sur toile - 40×40 cm
Collection FRAC Auvergne - Acquisition en 2023.



La peinture a été préparée avec les techniques anciennes héritées de l'art de la fresque. C'est ainsi qu'affleure la beauté, sur la surface âpre mais douce, nourrie par la mémoire d'instantanés livrés dans la sensualité d'un enchantement discret. Une fenêtre se reflète dans le miroir ovale de la salle de bain nimbée d'une clarté d'aube grise. La lumière crue venue d'un soleil dévoilé depuis l'Est a empesé le rideau d'un amidon rugueux, en écho aux pigments mêlés de marbre en poudre des fresques italiennes du XIV^e siècle, dans la proximité sensible de Giotto et des drapés du Christ sur les murs de Padoue. La matière sèche a donné au tableau la compacité d'une paroi dont la texture opaque a reconstitué le souvenir friable d'un lieu que nous ne connaissons pas, pourtant familier comme nous sommes coutumiers des tableaux silencieux de Vilhelm Hammershøi quand nous les découvrons, fragments de souvenirs que nous n'avons pas encore. Le tableau s'intitule La Fenêtre mais ne montre que la réflexion de l'embrasure dans la glace, révélant le véritable thème de la peinture : la réverbération, le surgissement des sensations éparpillées dans l'estompe de la lumière matinale.

Jean-Charles Vergne

Claire Chesnier

120221

2021 - Encre sur papier contrecollé sur Dibond - 173.5 x 137.5cm
Collection FRAC Auvergne - Acquisition en 2021.

Ces encres sur papier déploient sur leurs surfaces des ondées de lumière énigmatiques. Leurs dimensions répondent aux proportions d'un corps : liées au passé de danseuse de l'artiste, elles placent le spectateur dans une relation profondément humaine avec la couleur. Elles dévoilent des tons insoupçonnés pour le regard patient qui accepte de s'accorder du temps. Elles sont des aubes, des ajours de lumière dont le spectre se plie et se déploie comme se plissent les yeux éblouis par le ciel libéré d'un nuage ou par l'embrasement à peine imaginable d'une traîne brumeuse en feu. Elles sont les reflets glauques d'eaux inertes chancelant vers l'azur, des moirages limoneux de mares baignées par la splendeur mordorée d'un soleil arythmique. Elles sont des voiles crayeux d'ondées de fin d'automne et de rosée du soir laissant poindre la ligne d'une prairie dont le vert tendre *demeure* à l'agonie du jour. *Demeure*, c'est cela : le regard est *mis en demeure*, convié à séjourner en hospitalité pour s'imprégner de ce qui naît depuis la boue de l'encre. Une abstraction, peut-être, mais une abstraction qui jamais ne décolle du réel, tenue par les dévoilements ondoyants et furtifs, les phosphènes picturaux, les lents bouleversements menés par les fluctuations de la lumière du jour. Chaque peinture porte le titre de sa date d'achèvement qui est aussi celle de sa naissance : *120221* et *170221* ont ainsi ponctué une semaine de février 2021, sous la verrière de l'atelier, par un ciel ensoleillé le premier jour, couvert le suivant. Pour chaque œuvre sont inscrites dans un carnet les successions des tons¹. Ainsi, *120221* s'accompagne des notes suivantes : "blanc rosé pétale pâle / blanc bleui / blanc jaune vert d'eau / jaune d'or léger / rose saumoné chair / rose gris violacé / parme argenté / vert kaki grisé métallique / ocre vert ancien / ocre orangé brun / brun rougeâtre / brun pourpre / indigo sombre / noir bleu". Des nuances tramées de nuances dont l'inventaire par les mots ne peut rendre compte du corps pictural, du glissement d'une couleur à l'intérieur d'une autre, du passage insondable d'un rose gris violacé vers un parme argenté. Jamais cette liste, aussi précise soit-elle, ne pourra embrasser la force de captation de ces peintures à la lumière ambiante. Les mots n'ont pas de *prise* sur la couleur, tout au plus une *emprise* un peu vaine. Il faut vivre au jour le jour avec ces peintures afin de saisir leurs harmonies, leurs stridences, de l'aube au crépuscule, au gré des jours, du climat, du temps qu'il fait et du temps qui passe.

Jean-Charles Vergne

1- Ces notes prennent la forme de croquis exécutés a posteriori pour conserver la mémoire des couleurs employées.



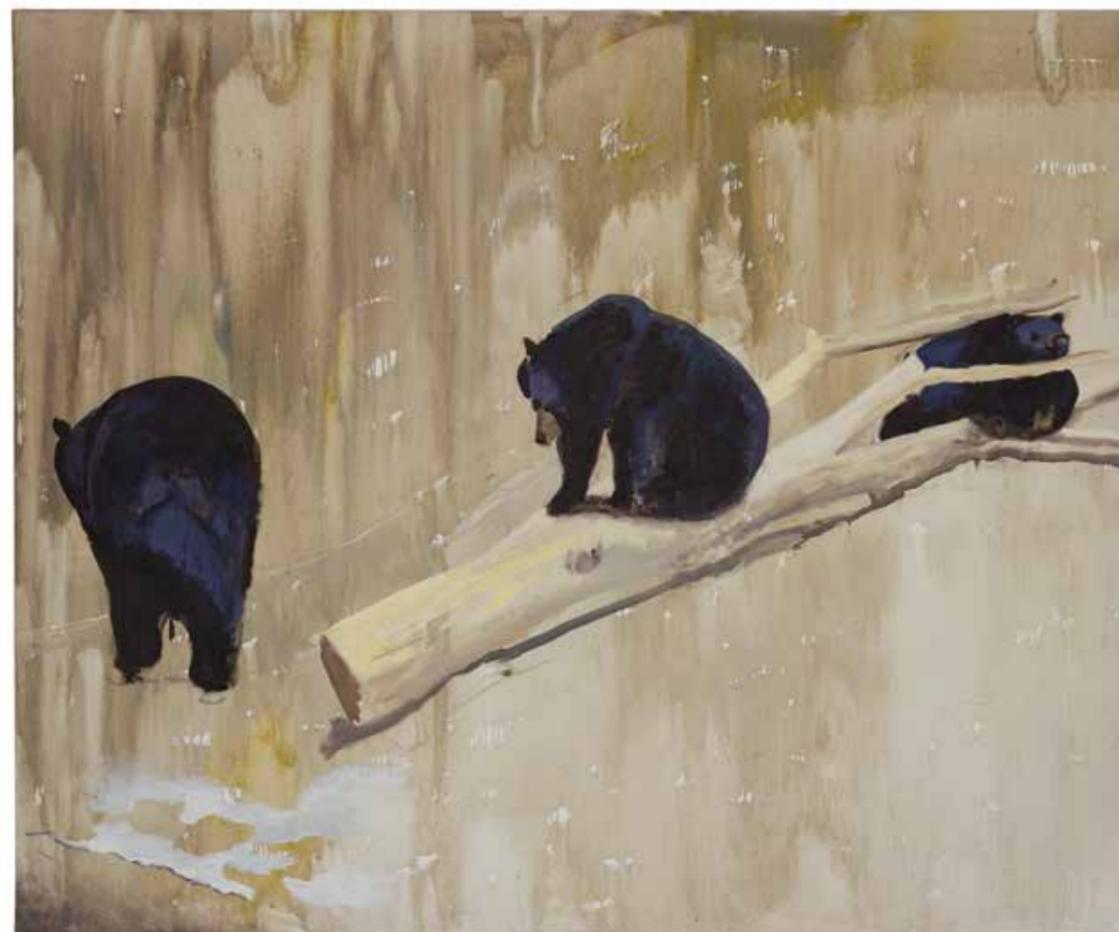
Gilles Aillaud

La fosse aux ours

1979 - Huile sur toile - 156×189 cm
Collection FRAC Auvergne - Acquisition en 1985.

Toute sa vie de peintre, Gilles Aillaud a peint des animaux, souvent en captivité dans des zoos, dans leurs cages et dans les enclos dont les décors factices imitent tant bien que mal le milieu naturel des bêtes. On y trouvera peut-être une image de la condition humaine, mais c'est de peinture dont il s'agit avant tout et Gilles Aillaud fut et demeure un maître pour les peintres de toutes générations qui regardent ses œuvres avec admiration. Abattus par l'ennui et la morne existence du zoo, attractions déçues par d'autres animaux bien plus spectaculaires - tigres de Sumatra, dragons de Komodo, alligators du Mississippi, loups arctiques ou manchots de Humboldt - les ours se tournent, baissent les yeux, se cachent entre les branches faméliques du tronc, délavé comme leur tanière factice. Leur territoire fut celui des forêts montagnardes et des grottes de la préhistoire où ils laissèrent les traces de leurs hibernations - griffures profondes biffant les représentations des hommes sur les parois humides dans la nuit absolue des cavités recluses. Gilles Aillaud les a peints, eux et les autres espèces, dans les zoos usés par le flux des touristes de la race des vainqueurs, observateurs émerveillés ou las de ce que le monde avait fait avant eux. Il les a vus comme s'ils étaient des hommes, des femmes, non pas dans une allégorie de condition humaine mais dans l'assentiment accordé aux bêtes, à leur indolence, à leur ensommeillement feint, à leur présence - malgré tout - dans le monde fabriqué pour qu'ils vivent - malgré tout - là où le sol est pareil aux parois, où ruissellent les eaux sur des roches composites, où il est impossible de se dissimuler aux regards amusés. L'humanité se loge dans les reflets de pelages doux aux couleurs de nuit crépusculaire, dans une échine courbée sous une masse dont on sent la mollesse et la souveraineté. Cette œuvre est un chef-d'œuvre de sensibilité et de peinture. Les larmes d'huile fondues sur une trame de lin, l'existence diluée, trois ours qui n'en font qu'un, un tronc squelettique comme un phasme, un fond percé d'ajours demeurés en réserve comme une respiration, des tâches blanchâtres déposées çà et là sur le sol comme un laitage de neige, le temps passe, il fera beau demain - malgré tout.

Jean-Charles Vergne



Gregory Crewdson Eveningside Tattoo

2021- 2022 - Tirage numérique pigmentaire – 87,6×116,8 cm
Collection FRAC Auvergne – Acquisition en 2023.

Gregory Crewdson dresse depuis une trentaine d'années le portrait de l'Amérique moyenne, l'Amérique des villes situées en bordure de la ruralité, une Amérique aux yeux écarquillés vers les lumières d'un rêve en épuisement. Ses photographies ont assemblé les fragments d'un monde crépusculaire et sans gloire. Les boutiques vides, les motels bon marché, les rues désertées sont les lieux de prédilection de ses créations, conçues comme des scènes de cinéma pour produire les images de films qui n'existent pas. Ses œuvres déploient le théâtre dévitalisé d'un idéal déchu. C'est un monde peuplé des visages neutres de ses protagonistes, figés telles des ruines qui s'ignorent, qu'illuminent pourtant une intensité et une lueur d'humanité touchée par la résilience et par la grâce. Quelque part en Nouvelle-Angleterre, sous la lumière blafarde du salon de tatouage d'Eveningside¹, une jeune femme vêtue d'une blouse dénudant son dos fait face à un miroir. Elle ne se voit pas : par l'incidence du reflet, son regard a franchi la vitrine et se porte vers l'extérieur, me fixe. Je suis le spectateur, elle me regarde. Le miroir est le vecteur de ses yeux vers les miens et mes yeux relie son regard à l'homme qu'elle ne peut voir. La jeune femme est tatouée d'un croissant de lune sur le poignet et d'un cercle dans le dos. L'homme est pieds nus comme s'il se tenait au seuil d'un lieu sacré. Comme en écho à la perfection du cercle tatoué sur le dos de la femme, il porte sur le bras les arabesques du mot "suprême". Le suprême est l'insurpassable (comme on dit d'un bonheur suprême qu'il ne saurait être dépassé), le suprême est le désespéré (comme on dit qu'un espoir suprême subsiste). Le salon de tatouage emboîte une série de décors : des tableaux. Les vitrines, palais de glaces en demi-nuit, composent deux cadres contenant un tableau suspendu au mur. Sur le côté, peintures et cadres brisés dans une flaque d'eau boueuse composent une nature morte. Les plantes faméliques, les briques effritées, les bouteilles abandonnées longent la façade sur le sol, joignent l'homme au second reflet de la femme. Telle Ophélie fondue dans l'obscurité liquide d'un tombeau de feuilles, son destin funeste se révèle dans un reflet oraculaire, annonçant l'union avec Hamlet qui deviendra son époux. Surgissent les mots de Shakespeare, en écho à la lune qu'elle porte sur le poignet : "Si elle dévoile seulement sa beauté à la lune."²

Jean-Charles Vergne

1- Les vingt images de la série Eveningside (2021-2022) mettent en scène la ville fictive d'Eveningside, réunissant plusieurs villes du Massachusetts.

2- "If she unmask her beauty to the moon", William Shakespeare, Hamlet, acte I, scène 3, dans Tragédies, Œuvres complètes I (1603), trad. Jean-Michel Déprats, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002, p. 712.



Frank Stella
The Quarter Deck (série Waves I)

1989 - Sérigraphie, lithographie, linogravure, sérigraphie d'apparence marbrée, rehausse à la main et collage sur papier
205×155,5 cm
Collection FRAC Auvergne – Acquisition en 2019.



Jeanne Vicerial
Armor n°4

2021 - Textile, fils, cordes, tricotissage – 180×55×45 cm
Collection FRAC Auvergne – Acquisition en 2022.



A l'occasion de l'exposition collective *Beautés*, le FRAC Auvergne publie un livre présentant les oeuvres de trente-neuf artistes de la collection acquises entre 1985 et 2023. Chacune des oeuvres présentées est accompagnée d'un texte de Jean-Charles Vergne.

Samira Ahmadi Ghotbi	Clédia Fourniau	Tania Mouraud
Gilles Aillaud	Marina Gadonneix	Albert Oehlen
Dirk Braeckman	Gilgian Gelzer	Marielle Paul
Claire Chesnier	Agnès Geoffray	Aurélie Pétreil
Gregory Crewdson	Ron Gorchov	Joseph Raffael
Ilse D'Hollander	Nancy Graves	Marina Rheingantz
Rineke Dijkstra	Nathanaëlle Herbelin	Sylvain Roche
Vincent Dulom	Lukas Hoffmann	Christine Safa
Philippe Durand	Otis Jones	Camille Saint-Jacques
Andreas Ericksson	Rinko Kawauchi	Milène Sanchez
Jean-Charles Eustache	Denis Laget	Frank Stella
Julian Farade	Maude Maris	Jeanne Vicerial
Roland Flexner	Clémence Mauger	Achyara Vyakul

Beautés

240 pages

Format : 22.50 x 29.00 cm

PDF du livre sur demande

Prix de vente : 19 euros



Beautés

24 juin - 5 novembre 2023

Commissariat : Jean-Charles Vergne, directeur du FRAC Auvergne

Jeudi 22 juin : Vernissage de l'exposition

Samedi 24 juin à 14h30 : Présentation de l'exposition par Jean-Charles Vergne

FRAC Auvergne
6 rue du Terrail
63000 Clermont-Ferrand
France

www.frac-auvergne.fr
04 73 90 50 00

Horaires :
du mardi au samedi de 14 h à 18 h
le dimanche de 15 h à 18 h
sauf jours fériés

Entrée et visite gratuite

Contact presse :
Florence Furic
florence@fracauvergne.com

PARTENAIRES

Conseil Régional Auvergne-Rhône-Alpes
DRAC Auvergne-Rhône-Alpes
Conseil départemental du Puy-de-Dôme
Clermont Auvergne Métropole
Ville de Clermont-Ferrand

MÉCÈNES

Fondation d'Entreprise Michelin – Grand Mécène du FRAC Auvergne
Laboratoires Théa – Grand Mécène du FRAC Auvergne
Fondation Crédit Agricole Centre France – Grand Mécène du FRAC Auvergne
AddUp
Fondation d'Entreprise Banque Populaire Auvergne-Rhône-Alpes
Ingerop
Société Générale Auvergne-Rhône-Alpes
Mandatum
Agecoma
Hôte Littéraire Alexandre Vialatte

